La ville d'Ottawa possède enfin dans ses murs le représentant de Notre Gracieuse Souveraine ; elle lui a fait une réception enthousiaste et lui a offert une résidence qui, dit-on, ne laisse rien à désirer, pour nous servir du terme consacré. Quelques jours de plus encore et l'ameublement du palais législatif sera complété ; ainsi il ne manque réellement plus à la nouvelle capitale que les membres du parlement pour être en pleine possession de tous les attributs de sa souveraineté ; ce dernier et suprême bonheur ne lui sera pas refusé ; espérons-le pour elle. Voyez, cependant, comme rien n'est stable ici-bas, même en fait de capitales, depuis qu'il est question de la confédération : il ne manque pas de gens qui vous disent que le siège du gouvernement fédéral ne pourrait pas être à Ottawa. Si ces gens étaient tous des Québécois, on pourrait dire que c'est le dépit ou l'ambition qui les fait parler ; mais non, il y a force gens désintéressés qui pensent ainsi, et qui veulent que la capitale de la confédération se trouve aussi rapprochée que possible du centre de toutes les provinces. Au reste, peu importe maintenant cette nuance de l'opinion que nous constatons sans la discuter ; nous la livrons à ceux qu'elle concerne de plus près, pour qu'ils en fassent justice en temps et lieu.

* * *

Le goût de la villégiature se développe d'une façon alarmante au sein de notre ville ; que cela soit dû à un amour désordonné de la belle nature ou à la crainte du choléra, toujours est-il que déjà nous apercevons certaines de nos connaissances faisant à la sourdine leurs préparatifs de départ pour la campagne. Ces gens sont parfaitement installés chez eux, rien ne leur manque, sinon un peu de malaise ; si c'est là ce qu'ils veulent se donner, ils peuvent être sûrs de trouver aisément leur affaire sans trop s'éloigner. Une partie du déménagement est faite, les malles sont toutes bouclées pour le départ, et la famille est là vivant à la diable, au jour le jour, au sein du bouleversement, attendant que les gelées cessent pour s'aventurer hors de son confortable gîte. Ils trouveront là-bas des gens rassasiés des jouissances champêtres, et qui ne demanderaient pas mieux que de les venir remplacer ici à tous risques. Cette première migration a cela d'alarmant qu'elle vous enlève vos amis pour les quatre meilleurs mois de l'année. Vous alliez commencer à vous rencontrer souvent à la promenade, à vous visiter à pied sec, et les voilà qui s'en vont on ne sait où s'ennuyer sous prétexte de santé.

Qu'on aille se distraire aux eaux pendant la canicule, à la bonne heure ; qu'on se donne une vacance d'écolier, c'est charmant : vos amis n'ont rien à dire, et vous-même vous vous trouvez bien de faire quelque peu l'école buissonnière ; mais s'en aller ainsi sérieusement fonder chaque année en rase